

www.e-rara.ch

**Magazin des adolescentes, ou, Dialogues d'une sage gouvernante avec
ses élèves**

LePrince de Beaumont, Jeanne-Marie

Yverdon, 1781

Schweizerisches Institut für Kinder- und Jugendmedien SIKJM

Shelf Mark: Ak BEA 2/1-2

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-13065>

II. Dialogue. Madem. Bonne, Lady Spirituelle, Miss Champêtre.

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

II. D I A L O G U E.

*Madem. BONNE , Lady SPIRITUELLE ,
Miss CHAMPÊTRE.*

Lady Spirituelle.

PERMETTEZ-MOI, ma Bonne, de vous présenter *Miss Champêtre*. Elle avoit une si grande impatience d'avoir l'honneur de vous connoître qu'elle n'a pu se résoudre à attendre nos amies.

Madem. Bonne.

Je suis bien flattée de ce que vous me dites, ma chere; c'est une obligation que je vous ai. N'ayant pas l'honneur d'être connue de Mademoiselle, son impatience ne peut être que l'effet du bien que vous avez eu la bonté de lui dire de moi. Je ferai mes efforts pour ne point démentir l'idée avantageuse que vous lui en avez donnée. Elle a l'air bien timide. Ne craignez point, Mademoiselle, vous ne venez pas à une école. C'est dans une société d'amies, d'où l'on a banni la flatterie, la contrainte & la dissimulation. *Lady Spirituelle* m'a dit que vous avez toujours vécu à la campagne : vous en goû-

terez mieux la simplicité de nos conversations.

Miss Champêtre.

Oui, Mademoiselle,

Madem. Bonne.

Aimez-vous le françois, le savez-vous un peu ?

Miss Champêtre.

Je l'aime beaucoup, je le parle mal.

Madem. Bonne.

Vous tremblez, & vous n'osez ouvrir la bouche. Savez-vous bien qu'il ne faut pas me craindre, cela vous empêcheroit de m'aimer.

Miss Champêtre.

Oh ! que non.

Lady Spirituelle.

En vérité elle m'impatiente. Je gage, ma chere, que ma Bonne vous prend pour une sottise : j'y ai été attrapée la première fois ; votre chere mere avoit beau dire à Maman que vous aviez de l'esprit, je me moquois d'elle, & je n'en croyois pas un mot.

Madem. Bonne.

Vous êtes trop vive dans vos jugemens, ma chere. Mademoiselle a l'air timide, embarrassé ; il est vrai que cela ne prévient pas d'abord ; mais il seroit cruel de juger sur les apparences. Un ancien a dit : *parle, que je te connoisse.* C'est cette preuve qu'il faut atten-

dre, sans quoi l'on est en danger de se tromper. Mademoiselle n'a dit que quatre mots, & ils ont été à propos. D'ailleurs, ma chère, il faut avoir beaucoup d'esprit pour en montrer un médiocre dans une langue qu'on ne possède pas; la difficulté de trouver les termes propres à exprimer ses pensées, donne des entraves à l'imagination. Dites-moi, ma chère Demoiselle, pourquoi vous préférez la campagne à la ville?

Miss Champêtre.

Je fais les avantages que je puis me procurer à la campagne, & j'ignore si la ville pourra m'en donner de pareils. Je crois que je la crains, plus que je ne la hais.

Madem. Bonne.

Cette réponse est de fort bon sens. Les personnes prudentes ne peuvent se défendre d'une sorte de crainte, à l'approche des situations nouvelles. Et à quoi vous occupez-vous à la campagne?

Miss Champêtre.

Je me promène, je lis, & je vois quelques amies.

Madem. Bonne.

Et quels sont les livres que vous avez lus?

Miss Champêtre.

¶ Hérodote, quelque chose de l'histoire romaine, beaucoup de sermons. Le specta-

teur, & les œuvres de Monsieur Locke.

Madem. Bonne.

Comment donc ; voilà des lectures de grande fille. Et, dites-moi, je vous prie, que pensez-vous de Monsieur Locke ?

Miss Champêtre.

Je pense que... mais voici beaucoup de Dames qui viennent. Permettez-moi d'écouter, & de ne plus rien dire. Je n'ai pas eu de répugnance à parler devant vous : il ne me seroit pas possible de parler devant ces Dames.

Lady Louise.

Mademoiselle Bonne, j'espère que vous voudrez bien ratifier la permission que Lady Spirituelle nous a donnée de votre part. Elle nous a assurées que vous étiez assez bonne pour nous recevoir parmi vos écolières. Je parle pour moi & pour ma compagne ; Lady Lucie est si timide, qu'elle a la fièvre actuellement, & de huit jours elle ne sera en état d'ouvrir la bouche.

Madem. Bonne.

Nous la mettrons avec Miss Champêtre, & j'espère qu'elles se guériront de leur timidité aussi vite l'une que l'autre. Mais, Mesdames, il me prend une inquiétude. Nous avons des Dames beaucoup plus jeunes que vous dans notre petite société, & je suis obligée de me servir du langage le plus simple, pour mettre à leur portée les choses que je veux leur ap-

prendre : j'ai peur que cela ne vous ennuie.

Lady Lucie.

Et moi j'ai peur de retarder ces Dames. Oubliez notre âge, ma Bonne, du moins je parle pour moi, je serois fort contente si j'étois aussi habile qu'elles.

Lady Louise.

Vous avez fait un miracle, Mademoiselle Bonne. Je vous jure que plus de la moitié des personnes qui connoissent Lady Lucie, ne lui ont jamais entendu prononcer une si longue phrase.

Madem. Bonne.

Vous tombez cruellement sur votre amie, Madame ; il faut que je la console. L'excès de la timidité est sans doute un défaut. Mais il sied beaucoup mieux à une jeune Dame, que l'excès opposé, dans lequel les Demoiselles d'aujourd'hui se jettent. Demandez à Lady Sensée ce qu'elle en pense ?

Lady Sensée.

Puisque vous m'ordonnez de parler, ma Bonne, je dirai à ces Dames que j'ai été vraiment scandalisée de l'air libre que j'ai remarqué dans les Demoiselles françoises, & sur-tout dans les Dames. J'ai eu tort, ma Bonne m'a fait remarquer que cela ne les empêchoit pas d'être sages ; mais en vérité, cet air libre, hardi, évaporé me faisoit croi-

re tout le contraire, & j'ai entendu plusieurs Messieurs étrangers être de mon sentiment.

Madem. Bonne.

Il faut éviter tous les excès, & avoir une assurance modeste. Ah ! voilà deux nouvelles compagnes que j'ai l'honneur de vous présenter. Bon jour, Mesdames. Eh bien ! avez-vous un grand desir de perfectionner votre françois & d'apprendre toutes les choses que j'enseigne à ces Dames ?

Miss Sophie.

Oui, ma chere Demoiselle Bonne ; je vous assure que je n'ai pas dormi de toute la nuit, tant j'avois impatience de vous venir voir.

Miss Belotte.

Le desir d'apprendre est la maladie de toute la maison : ma petite sœur *Françoise* a pleuré quand nous sommes parties. J'ai eu beau lui dire qu'elle ne parle pas le françois, & qu'ainsi elle ne pouvoit venir avec nous ; elle dit qu'elle commence à l'entendre, & il a fallu lui promettre de vous demander permission de l'amener la premiere fois.

Madem. Bonne.

Quel âge a-t-elle ?

Miss Sophie.

Cinq ans & demi; mais elle est fort raisonnable pour son âge. Elle a appris à lire le françois & à écrire, en quarante-huit leçons, & pendant l'été elle s'est faite la maîtresse de sa petite sœur qui lit aussi le françois.

Madem. Bonne.

Cela mérite la permission que vous me demandez. Amenez-la la première fois, j'y consens. Il ne nous manque que Lady *Violente* pour commencer; la voici. Bonjour, Madame.

Lady Violente.

Bonjour.

Madem. Bonne.

Nous allons reprendre l'histoire de la sainte Ecriture à l'endroit où nous l'avons laissée. Qui devoit commencer, mes enfans? je l'ai oublié..... Vous avez l'air de mauvaise humeur, Lady *Violente*.

Lady Violente.

J'ai l'air de ce que je suis. Je n'aime pas le françois, & je vous avoue, Mademoiselle Bonne, que je ne vous aime pas non plus. C'est malgré moi que je viens ici, mais Maman le veut, je suis forcée de lui obéir, & je suis sûre de m'y ennuyer beaucoup.

Madem. Bonne.

Et moi je suis sûre que vous ne vous ennuyerez point, & qu'avant qu'il soit trois
mois,

mois, vous m'aimerez à la folie. Vous branlez la tête : vous n'en croyez rien ; mais je connois Lady *Violente* mieux qu'elle ne se connoît elle-même. Vous avez beaucoup d'esprit, ma chere, & il n'est pas possible, avec cet esprit-là, que vous ne preniez du goût à nos exercices. Pour ce qui me regarde, Madame, vous intéressez ma vanité. Vous dites que vous ne m'aimez pas, il faut donc que je bataille avec vous pour avoir votre cœur : nous verrons qui de nous deux remportera la victoire.

Lady Violente.

Vous me faites rire avec vos batailles ; mais, si vous n'êtes pas victorieuse ? Si je continue à ne pas vous aimer, ni vous, ni vos leçons, me promettez-vous d'engager Maman à ne plus revenir ici ?

Madem. Bonne.

Je vous en donne ma parole d'honneur : fixez vous-même le tems de votre essai. Je gagerois que vous seriez bien punie, si on vous empêchoit de revenir dans trois mois.

Lady Violente.

Mais je vous ai vue souvent il y a deux ans, & ce miracle que vous me promettez n'est pas arrivé. Vous & vos leçons de ce tems-là m'ont beaucoup ennuyée.

Madem. Bonne.

Si j'avois été en votre place, je me serois

ennuyée plus que vous , ma chere ; vous ne m'entendiez pas , je ne mettois que des paroles dans votre petite tête , & cette tête-là est faite pour des choses , & non pour des mots. Aujourd'hui vous entendez le françois , vous pourrez comprendre tout ce que nous dirons , & il n'est pas possible encore une fois que vous ne preniez du goût pour nos exercices. Quant à moi , je vous aimerai tant que je vous défie de continuer à être ingrate. Je fais faire des miracles , entendez-vous , ma chere ? Demandez à Lady *Charlotte* & à Lady *Tempête*. C'étoit deux petits lions que j'ai changés en deux moutons. Vous souvenez-vous , Mesdames , qu'avant mon départ pour la France , Lady *Charlotte* avoit donné un soufflet à sa servante ; que je la priai pour réparer cette faute , de servir à table cette même servante , & que Lady *Tempête* soutenoit que cela la rendroit insolente ? Demandez-lui si cela a produit cet effet ?

Lady Charlotte.

Bien au contraire , Mesdames ; cette pauvre fille ne vouloit pas se mettre à table , elle en a pleuré : ce n'est qu'après que je l'en ai priée plusieurs fois , qu'elle a obéi. Depuis ce tems , elle est beaucoup plus douce , & m'a demandé plus de cent fois pardon ; elle n'a pas encore pu le pardonner à ma Bonne , parce qu'elle dit , qu'elle est cause de tout cela.

Madem. Bonne.

Lady Charlotte ne vous dit pas tout, Mesdames ; mais il est juste puisque je l'engage à vous avouer ses fautes , que je me charge de vous apprendre ses belles actions. Quelques jours après avoir fait sa pénitence , en revenant de la promenade , elle a acheté un mouchoir & deux verges de ruban , dont elle a fait présent à cette servante. Dites-moi , ma chere , quelle étoit votre intention en lui faisant ce petit présent ?

Lady Charlotte.

J'avois peur qu'elle ne crût que j'avois fait ma pénitence par dépit & malgré moi ; ainsi pour lui montrer que je vous avois obéi de bon cœur , & lui prouver que je n'avois aucun chagrin de ce qu'elle m'avoit obéi , j'ai cru devoir lui donner cette bagatelle.

Madem. Bonne.

Vous avez pensé & agi en fille d'esprit. Ne vous avois-je pas dit, Mesdames, que les dragons quand ils se tournoient au bien, devenoient meilleurs que les autres ? Cela doit vous encourager, Lady Violente. Demandez à ma chere Charlotte , si elle n'étoit pas bien contente d'avoir obéi , de s'être humiliée. Car enfin , en frappant cette domestique , elle avoit fait l'action d'une servante , d'une fille de néant. Elle s'étoit mise au dessous d'elle en cédant à sa passion , & elle ne pouvoit res-

prendre son rang qu'en réparant sa faute.

Lady Charlotte.

Je vous assure, ma Bonne, qu'après avoir fait cela, je ne pesois pas plus qu'une plume. Je pensois à cette princesse dont vous nous aviez parlé, qui répara la faute qu'elle avoit faite en grondant mal-à-propos sa fille de garderobe, & en pensant à cela, ma pénitence ne me paroissoit plus si terrible; car enfin cette princesse étoit plus grande Dame que moi.

Madem. Bonne.

Une sotte me demandoit l'autre jour, à quoi servoit la lecture? Le voilà, Mesdames. On trouve dans les bons livres quantité d'exemples qui nous encouragent à la vertu, comme vous voyez que *Lady Charlotte* s'est aidée de l'exemple de Mademoiselle de Beaujolois pour réparer sa faute.

Miss Molly.

Vous nous aviez promis de nous dire encore quelque chose de cette princesse & de sa sœur.

Madem. Bonne.

Sa sœur épousa le prince de Conti, & vécut comme un ange au milieu de la cour. Comme elle s'étoit donnée toute entière à la piété, elle ne mettoit plus de rouge; car elle n'aimoit pas à perdre du tems à se parer. Quelqu'un lui dit que cette réforme

qu'elle avoit faite dans son ajustement, déplaçoit à son mari : elle reprit aussi-tôt sa parure ordinaire. Elle étoit persuadée que la grande dévotion d'une femme est d'obéir à son mari, & de chercher à lui plaire. Je la vis quinze jours avant sa mort : elle étoit d'une beauté éblouissante. Elle n'avoit que vingt trois ans, & cependant elle n'a montré aucun regret de quitter la vie. Elle étoit parfaitement soumise aux ordres de la Providence, & ne se plaignit jamais des médecins, quoique tout le monde dit qu'ils l'avoient tuée, à force de la saigner.

Lady Spirituelle.

Quel dommage, qu'une princesse si belle & si vertueuse soit morte si jeune ! Et sa sœur, qu'est-elle devenue ?

Madem. Bonne.

Elle est morte de la petite vérole à l'âge de dix-huit ans. Elle avoit les passions bien plus vives que sa sœur ; mais malgré cette vivacité, elle montrait beaucoup de raison, comme vous l'avez vu, & faisoit beaucoup de bonnes œuvres. Elle avoit le cœur digne de sa naissance. Son plus grand plaisir étoit de donner. Elle jouoit pour ses femmes ou pour les pauvres, c'est à dire, qu'elle leur donnoit ce qu'elle gagnoit. Celle qui m'a raconté toutes ces choses lui étoit tellement attachée qu'elle n'a pu se consoler de sa mort, quoi.

qu'elle lui eût laissé une pension, & elle est morte elle-même de chagrin quelque tems après.

Lady Spirituelle.

Il y auroit plaisir à faire du bien aux domestiques, s'ils étoient tous aussi reconnoissans; mais la plupart n'ont aucun attachement pour leurs maîtres, & ne les servent que par intérêt.

Madem. Bonne.

Je pourrois vous apprendre, ma chere, qu'il ne faut pas faire le bien en vue d'être payée par la reconnoissance de ceux qu'on oblige, mais seulement parce que l'humanité & le christianisme nous y engagent: cependant, je veux bien laisser à part ces motifs. Vous dites que les domestiques ne vous servent que par intérêt; & quel autre motif peuvent-ils avoir; quand vous les traitez comme des esclaves, avec une dureté, un orgueil, qui révoltent leur amour-propre? car ces gens-là ont un amour-propre aussi-bien que vous. Voulez-vous qu'ils s'attachent à vous? attachez-vous à eux. Regardez-les comme vos enfans; ils vous regarderont comme leur mere. Respectez leur misere, n'affectez point de les écraser sous le poids de votre autorité; ils respecteront votre rang, ils aimeront votre personne, &, à coup sûr, ils s'abaisseront volontiers beaucoup plus

bas que vous n'auriez osé l'exiger. Mais remarquez, Mesdames, que je demande de la bonté pour les domestiques, & non une basse familiarité qui attire souvent leur mépris. Ne faites jamais votre confidente d'une domestique. Ne vous mettez jamais dans le cas d'avoir besoin qu'elle vous rende un service que vous n'oseriez avouer; car vous vous mettriez dans sa dépendance, & vous vous ôteriez la liberté de la reprendre de ses fautes.

Lady Sensée.

Voulez-vous me permettre de raconter à ces Dames l'histoire de ces deux esclaves qui sacrifierent leur vie pour leurs maîtres?

Madem. Bonne.

Volontiers, ma chere: nous l'avons pourtant lue dans un roman, & il pourroit y avoir quelque circonstance fabuleuse. Ce qu'il y a de certain, c'est que le fond est vrai, & cela est arrivé plus d'une fois chez les Romains: comme ils traitoient leurs esclaves avec beaucoup d'humanité, ceux-ci leur étoient fort affectionnés.

Lady Sensée.

Néron, empereur romain, étoit un homme extrêmement méchant & cruel. Deux étrangers l'ayant empêché d'enlever une femme dont il étoit amoureux, il résolut de les faire périr. Il ne pouvoit leur faire faire leur procès, puisqu'ils n'avoient commis aucun

crime; ainsi il prit le parti de les faire assassiner. Ces deux étrangers avoient chacun un esclave fidele , qui découvrirent le dessein qu'avoit pris l'empereur de faire périr leurs maîtres; & ils prirent la généreuse résolution de donner leur vie pour les sauver. Ils étoient alors à la campagne, & l'un des esclaves leur écrivit.

Aussi tôt que vous aurez reçu cette lettre, sortez d'Italie; votre vie n'y est pas en sûreté: mais comme vous ne pourriez aller en aucun lieu qui ne soit sous la puissance du tyran, changez de nom. Nous vous rejoindrons quand il plaira aux Dieux.

Comme ces deux étrangers connoissoient la fidélité de leurs esclaves, ils firent exactement ce qui leur étoit recommandé dans cette lettre, quoiqu'ils n'en comprissent pas la raison. Cependant ces deux esclaves, sachant qu'on devoit au milieu de la nuit enfoncer les portes de leurs maisons, prirent chacun un habit de leurs maîtres, & se couchèrent sur leur lit: mais comme ils penserent qu'on connoitroit après leur mort qu'ils avoient trompé le tyran, ils prirent chacun un couteau pour s'en donner plusieurs coups dans le visage, afin d'être méconnoissables après leur mort. Ils eurent le courage d'exécuter leur résolution, & restèrent sur le plancher, percés de coups qu'ils avoient reçus ou qu'ils

s'étoient donnés eux-mêmes. Lorsque les assassins les crurent morts , ils se retirèrent. Il se trouva par bonheur dans la maison une femme qui d'abord eut grande peur : aussitôt que les satellites de *Néron* furent sortis , elle monta dans la chambre , & trouva qu'un de ces esclaves n'avoit aucune blessure mortelle , elle se hâta de lui donner du secours , que l'esclave ne voulut recevoir qu'après qu'elle lui eut juré de garder le secret. Ses soins furent efficaces , & l'esclave fut retrouver son maître. Le gentilhomme ne put refuser des larmes à la situation de ce fidele domestique qui avoit le visage tout défiguré des coups de couteau qu'il s'étoit donnés. Il voulut partager sa fortune avec lui ; mais l'esclave ne voulut jamais l'abandonner , & finit avec lui une vie qu'il lui avoit sacrifiée.

Lady Tempête.

Je vous prie , Madame , où étoit la nécessité de se faire tuer ? Ces esclaves n'auroient-ils pas mieux fait d'aller trouver leurs maîtres à la campagne , & de se sauver avec eux , puisqu'ils en avoient le tems ?

Madem. Bonne.

Non , ma chere ; *Lady Sensée* vous a fait remarquer que *Néron* commandoit presque au monde entier. Dans quelque'endroit que ce fussent retirés ces gentilshommes , il auroit trouvé le moyen de les faire périr : c'est pour

cela que les esclaves les avertirent de changer leurs noms. Il n'y avoit pas d'autre moyen de les sauver, que de persuader à cet homme cruel, qu'ils n'étoient plus au monde.

Lady Spirituelle.

Ces esclaves avoient le cœur bien noble, & ils méritoient d'être nés dans une meilleure condition.

Madem. Bonne.

Pourquoi, ma chere? Toutes les conditions sont égales aux yeux de Dieu, & même aux yeux de l'homme sage. Il n'y a point de condition vraiment basse & qui puisse déshonorer un homme; car ce sont les hommes qui déshonorent leurs conditions, lorsqu'ils en remplissent mal les devoirs. Dieu ne leur demande pour être parfaits, que de s'acquitter fidelement des obligations de l'état dans lequel il les a placés. Celui qui y est attentif, mérite du respect, & est parvenu au degré de gloire qui lui étoit destiné. Nous devons donc respecter les hommes vertueux dans tous les états, & même dans nos domestiques. Que s'ils manquent quelquefois à leurs devoirs, car enfin, ils sont hommes, nous devons les reprendre avec douceur, charité, & supporter en eux les défauts que nous ne pouvons corriger, pourvu que ce ne soit que des défauts de foiblesse, d'inadvertence, & qui ne partent point d'un cœur

gâté. La justice demande ce support mutuel, & nous avons besoin que ceux que nous servons l'ayent pour nous, comme nous devons l'avoir pour nos domestiques.

Lady Spirituelle.

Mais, ma Bonne, nous ne sommes les domestiques de personne.

Madem. Bonne.

Vous avez raison, Madame, les gens riches ne sont pas domestiques comme ceux qui portent la livrée; mais vous, & tous les autres hommes, sont serviteurs les uns des autres d'une autre maniere, & c'est ce qui produit le bon ordre dans le monde. L'ouvrier est serviteur du marchand qui l'employe; le marchand, de ceux auxquels il vend sa marchandise. Le gentilhomme est serviteur du grand dont il espère la protection; le grand est serviteur du roi & des ministres dont il attend des charges, des emplois, de la considération. C'est cette servitude, cette dépendance, qui fait le bonheur ou le supplice des hommes. Elle ne feroit que leur bonheur s'ils étoient vertueux; car elle doit produire la douceur, la complaisance, l'attachement, les égards, la politesse: elle unit les hommes ensemble par leurs besoins réciproques, elle doit bannir la grossièreté, l'impertinence, l'orgueil & la dureté que produiroit l'indépendance. Nous nous gênons pour

ceux dont nous avons besoin. Nous cherchons à gagner leur estime par nos vertus, leur reconnoissance par nos services, leur amitié par notre attachement : nous leur sacrifions nos bisarreries, nos caprices, pour obtenir en dédommagement le sacrifice des leurs. Ainsi cette dépendance mutuelle produit chez nous les vertus de société. Mais cette dépendance fait aussi très-souvent notre supplice, parce que nous nous dédommageons de la contrainte dans laquelle nous vivons par rapport à ceux dont nous espérons quelque chose, en écrasant de notre insolente autorité ceux qui ont besoin de nous. Mais, Mesdames, il y a déjà bien du tems que nous sommes ici, & nous n'avons encore rien répété de nos leçons. *Lady Sensée*, dites-nous quelque chose de la province de Bretagne.

Lady Sensée.

Nous avons déjà dit que les Bretons, qui habitoient dans l'isle qu'on nomme aujourd'hui Grande-Bretagne, cherchant à fuir l'esclavage des Saxons, passèrent la mer, & vinrent se réfugier dans les Gaules, en un lieu qu'on appelloit l'Armorique. Ils étoient sous la conduite d'un prince, nommé *Conon*, qui apparamment s'accorda avec les Romains qui étoient encore en ce tems maîtres des Gaules. Ces nouveaux habitans de l'Armorique lui donnerent leur nom ; & lorsque les

François eurent conquis les Gaules, *Clovis* aima mieux traiter avec eux, que d'essayer à les soumettre par force. Ils avoient en ce tems des princes qui portoient le nom de ducs, & qui promirent de rendre hommage au roi de France. Quelques-uns de ces ducs par la fuite, porterent le titre de rois; mais la France les força à reprendre celui de ducs. Dans le treizieme siecle, il y eut une grande guerre en Bretagne, parce que deux princes prétendoient à ce duché. La France soutenoit l'un, & l'Angleterre l'autre. Cette guerre n'est pas la seule que la Bretagne ait occasionnée à la France: elle servoit de retraite à tous les seigneurs françois qui étoient mécontents de leur roi. Enfin la Bretagne devint l'héritage d'une princesse, nommée *Anne*, qui épousa le roi *Charles*, & après sa mort *Louis XII*, dont elle n'eut qu'une fille nommée *Jeanne*, qui épousa depuis *François I*. Ce fut, je crois, en ce tems que la Bretagne fut réunie à la France pour n'en être plus séparée.

On partage la Bretagne en haute & en basse. La capitale de la haute est Rennes sur la riviere la Vilaine. Cette ville a un parlement, & il y a beaucoup de noblesse. La capitale de la basse est Vannes. On trouve dans cette province la ville de Saint-Malo qui est très-marchande & fort riche; Nantes sur sur la Loire, ville fameuse par son com-

merce & son université ; le port de Brest où se tiennent les vaisseaux du roi , & où est le principal arsenal de la marine ; le port de l'Orient où l'on tient les magasins de la compagnie des Indes.

La Bretagne a produit de grands hommes de guerre sur terre & sur mer , & entr'autres le fameux *Bertrand* du Guesclin , qui , né simple gentilhomme , parvint par son seul mérite , au grade de connétable des rois de France & de Castille. Il fut aimé & estimé de tous ceux qui le connurent , & même des Anglois quoiqu'il fût leur fléau.

Les Bretons sont braves , francs & fideles ; mais ils sont violens , un peu féroces , & aiment trop le vin.

Madem. Bonne.

Cela est répété on ne peut pas mieux , ma chere ; mais votre exactitude en parlant de la Bretagne , me fait souvenir que nous n'avons pas été si exactes par rapport à la Normandie qui se divise aussi en haute & en basse. La capitale de cette dernière est Caen , qui a une université comme à Oxford & Cambridge. Nous avons aussi oublié que Rouen a un parlement , & qu'il y a deux ports dans la haute Normandie , Dieppe & le Havre - de - Grace. La riviere de Seine a son embouchure proche ce dernier. La mer , ou plutôt le grand Océan , qui baigne les côtes de Normandie

& qui la sépare de l'Angleterre, se nomme la Manche, ou le canal Britannique.

Lady Louise.

En vérité, ma bonne, je suis émerveillée de la prodigieuse mémoire de *Lady Sensée*

Lady Lucie.

Et moi je suis toute honteuse & presque découragée. J'ai eu plusieurs années un maître de géographie, & toute ma science se borne à trouver les villes sur la carte.

Madem. Bonne.

C'est dans sa tête qu'il faut les arranger : d'ailleurs, Mesdames, il faut moins de mémoire que vous ne pensés pour retenir cela ; il n'est question que de l'apprendre avec ordre. Présentement, *Lady Charlotte*, répétez-nous une des histoires de la sainte Ecriture, & nous finirons par-là notre journée ; car il est tard.

Lady Charlotte.

Dans le tems où *Achab* regnoit en Israël, Dieu envoya un grand prophete : il se nommoit *Elie*. Il fut trouver le roi & lui dit : je t'annonce de la part du Dieu vivant, qu'il n'y aura ni pluie ni rosée qu'à ma parole. Ensuite *Elie* se retira par ordre de Dieu proche d'un torrent qui lui fournissoit de l'eau, & des corbeaux lui apportoiient à manger deux fois par jour. Au bout de quelque tems, le torrent fut desséché, & Dieu dit à *Elie* : va-

t-en à Sarepta; j'ai commandé à une veuve qui demeure dans cette ville, de te nourrir tant que durera la famine. Comme *Elie* entroit dans la ville, il vit une pauvre femme qui ramassoit du bois. Il lui dit: je vous prie, apportez moi un peu d'eau, afin que je boive. Cette femme courut lui chercher de l'eau, & le prophete lui cria, apportez-moi aussi, je vous prie, une bouchée de pain. Cette femme lui répondit: l'Eternel ton Dieu est vivant, comme il est vrai que je n'ai plus qu'une poignée de farine & un peu d'huile dans le fond d'une fiole: je venois ici amasser quelques morceaux de bois pour faire un gâteau que je veux manger avec mon fils avant de mourir. Le prophete lui dit: faites premierement un gâteau pour moi, ensuite vous en ferez un pour vous & votre fils. Car l'Eternel a dit: la farine ni l'huile ne finiront point jusqu'à ce qu'il y ait de la pluie dans Israël. Cette veuve crut fermement à la parole de Dieu, & elle ne fut point trompée; car ses petites provisions se multiplioient chaque jour.

Or il arriva que le fils de cette femme tomba malade, & mourut. Elle fut trouver le prophete, & lui dit: homme de Dieu, êtes-vous venu chez moi pour faire mourir mon fils? *Elie* prit cet enfant mort, & le coucha sur son lit, qui étoit dans une chambre haute.

Il s'étendit trois fois sur lui en criant : Seigneur, consolez cette pauvre veuve; faites que l'ame de cet enfant revienne dans son corps. Dieu exauça la priere d'*Elie*, & l'enfant étant ressuscité, il le rendit à sa mere.

Elie, après avoir demeuré trois ans chez cette veuve, pendant lesquels il n'avoit point plu, reçut ordre du Seigneur d'aller trouver *Achab*. Ce méchant homme avoit un maître d'hôtel qui craignoit Dieu, & dans le tems que sa femme *Jésabel* faisoit mourir les prophètes, ce maître d'hôtel, qui se nommoit *Abdias*, en cacha cent dans des cavernes, & les nourrit de pain & d'eau. *Abdias* étant sorti pour aller chercher de l'herbe pour ses bêtes, rencontra *Elie*, qui lui dit : allez dire au roi que je suis dans le pays. *Abdias* se prosterna, & dit à *Elie* : pourquoi voulez-vous me perdre? Vous savez que je crains Dieu. Si je dis à mon maître, qui vous fait chercher par-tout, que je vous ai trouvé, il enverra des gens pour vous prendre. Alors l'esprit du Seigneur vous enlèvera, on ne vous verra pas, & le roi, qui croira que je suis un menteur, me fera mourir. *Elie* lui répondit : n'ayez point de peur & obéissez; car pour sûr, je paroîtrai aujourd'hui devant *Achab*.

Lady Spirituelle.

On voit bien que les miracles ne coûtent

Tome I.

D

rien à Dieu , & il ne les épargnoit pas pour conserver les Israélites.

Madem. Bonne.

Non , ma chere , les miracles ne coûtent rien à Dieu. Sa volonté ne trouve point de résistance dans la nature ; si tôt qu'il parle , elle obéit à sa voix. Il dit : que le Ciel soit fermé ; & il ne tombe point de pluie. Il n'y a que les hommes dans la nature qui résistent au Seigneur , & si cela étoit en leur pouvoir , ils sortiroient tout-à-fait de son empire , & ne voudroient plus dépendre de sa volonté.

Lady Sensée.

Est-il possible qu'il y ait des hommes assez méchans , pour souhaiter de n'être plus sous la puissance de Dieu ?

Madem. Bonne.

Hélas ! ma chere , nous commettons ce crime toutes les fois que nous murmurons contre la Providence , lorsqu'il nous arrive des accidens fâcheux. Demandez à cette belle fille , dont le visage vient d'être défiguré par la petite vérole ? Demandez-lui , dis-je , si dans le fond de son cœur elle n'a pas murmuré contre la Providence , qui lui a enlevé sa beauté ? Demandez-lui si elle ne se fût pas soustraite en cette occasion aux ordres de Dieu , supposé que cela eût été en son pouvoir ? Si elle est sincere , elle vous avoue-

II. D I A L O G U E.

51

ra que oui. Faites la même question à cet avare, qui vient de perdre sa fortune? A cet ambitieux, qui a perdu l'amitié de son bienfaiteur? A cette mere qui vient de perdre son fils dont elle étoit idolâtre? Toutes ces personnes se sont révoltées contre Dieu; & si cela dépendoit d'elles, elles sortiroient de sa dépendance, c'est-à-dire, qu'elles en sortent par le cœur. Au lieu qu'un bon Chrétien, une personne raisonnable même, ne voudroit pas choisir, si Dieu lui en donnoit la permission.

Lady Charlotte.

Et pourquoi ne choisiroit-elle pas, si Dieu le vouloit bien?

Madem. Bonne.

Parce qu'elle auroit peur de choisir de travers. Je suppose, Mesdames, que Dieu me dit aujourd'hui : la Bonne, vous êtes pauvre, vous êtes malade : si vous voulez, vous pouvez être riche, & avoir une bonne santé; vous n'avez qu'à souhaiter.

Miss Sophie.

Je suppose que vous souhaiteriez bien vite les richesses & la santé, n'est-ce pas, ma Bonne? Car assurément, ces choses sont meilleures que la pauvreté & la maladie.

Madem. Bonne.

J'espère que je ne serois pas si sotte. Je dirois, ce me semble, au bon Dieu : Seigneur!

vous savez que je suis une pauvre aveugle, qui ne connois pas les choses qui me sont avantageuses. Peut-être la santé & les richesses me rendroient-elles plus méchante que je ne le suis à présent. Ayez donc la bonté de choisir pour moi ; car vous êtes la souveraine sagesse, & vous connoissez ce qui convient le mieux pour le salut de mon ame. Je serai contente de tout ce que vous me donnerez, parce que je fais que vous êtes très-bon, & que vous m'aimez véritablement. Souvenez-vous, Mesdames, de ce qui vous est arrivé par rapport aux diamans de Milady. Mais voici Lady *Sincere* ; point de complimens, Mesdames : asseyez-vous tout de suite, ma chère, & n'interrompons point la leçon ; lorsqu'elle sera finie, vous ferez connoissance avec ces Dames.

Lady Lucie.

Qu'est-ce qui est arrivé, ma Bonne, par rapport aux diamans de Milady ?

Madem. Bonne.

Lady *Mary*, racontez à ces Dames ce qui nous est arrivé il y a quelques années au sujet de ces diamans ; mais ne leur dites pas la conclusion de la petite tromperie que je leur fis.

Lady Mary.

Ma Bonne fut chercher les diamans de Milady, & nous avertit qu'il y en avoit de

vrais & de faux ; ensuite, elle nous donna permission d'en choisir chacune un. Permettez , ma Bonne, que je demande à ces Dames ce qu'elles eussent fait ?

Miss Sophie.

J'aurois d'abord beaucoup examiné ces diamans , pour les distinguer & connoître les vrais , & ensuite j'aurois choisi le plus beau.

Miss Champêtre.

J'ai entendu dire qu'il y a des diamans faux qui paroissent plus brillans que les diamans réels : nous ne nous y connoissons pas, Mesdames ; n'auroit-il pas été plus prudent de prier ma Bonne de choisir pour nous.

Madem. Bonne.

Voilà précisément ce que fit Lady Sensée ; elle me pria de choisir pour elle.

Lady Spirituelle.

Pour moi, Mesdames, je fus attrapée comme une sotte, & je choisiss tout de travers. Miss Champêtre a mille fois plus de bon sens que moi, quoiqu'elle ne fasse pas tant de bruit.

Madem. Bonne.

Oui, ma petite philosophe a parlé de bon sens : dites - moi, ma chere, avez - vous agi par le passé conséquemment à ce que vous pensez aujourd'hui ? Je veux faire l'anatomie de votre cœur. Etes - vous fort riche, ma chere enfant ?

Miss Champêtre.

Je crois que oui , ma Bonne ; j'aurai cinq mille pieces , & il peut arriver un événement qui me donneroit encore six mille pieces.

Miss Sophie.

En ce cas , vous ne seriez pas fort pauvre , mais pourtant vous ne seriez pas riche ; savez - vous bien , Mademoiselle , que cinq mille pieces ne font que deux cents livres de rente ; qu'est - ce qu'une Dame de qualité peut faire avec cela ?

Miss Champêtre.

Elle peut être nourrie , logée , vêtue ; que lui faut - il davantage ?

Lady Sincere.

Un carosse , de l'argent pour payer ses domestiques , pour faire des charités & satisfaire ses fantaisies.

Miss Champêtre.

Je vous prie , Madame , dites - moi : quand on a de bonnes jambes , a - t - on besoin d'un carrosse ; une seule femme ne suffit - elle pas pour me servir ; si je ne puis donner de l'argent aux pauvres , ne suis - je pas en état de leur rendre beaucoup de services ? Par rapport aux fantaisies , si je n'en ai pas , je n'aurai pas besoin de les satisfaire ; ainsi je m'attacherais à détruire les miennes.

Lady Sincere.

Peut - on vivre sans fantaisies ? je crois que

je m'ennuyerois à la mort si je n'en avois pas. Je vous avoue, Mesdames, que jusqu'à présent je n'ai pas été la maîtresse de les satisfaire; mais en recompense, je me suis amusée à en avoir dix mille, trente mille & plus encore.

Madem. Bonne.

Quel dommage que le tems ne nous permette pas de continuer cette conversation! Lady *Sincere* & Miss *Champêtre* sont précisément les antipodes l'une de l'autre: leur dispute nous amuseroit beaucoup; ce sera pour une autre fois.

Miss Belotte.

Avant de vous quitter, ma Bonne, donnez-moi, s'il vous plaît, l'explication de quelques mots que je ne comprends pas. Qu'est-ce que faire l'anatomie du cœur d'une personne? que veut dire cette expression, ces Dames sont les antipodes l'une de l'autre?

Madem. Bonne.

Faire l'anatomie est un mot qui signifie examiner toutes les parties d'un sujet avec grand soin. Les chirurgiens, par exemple, prennent un corps mort, ils l'ouvrent, examinent tout ce qui est dans ce corps, jusqu'aux recoins les plus cachés, & cela s'appelle faire l'anatomie d'un corps. Je veux de même anatomiser le cœur de mes écolières, chercher dans les coins les plus reculés pour

en connoître les maladies secrettes & pour y apporter des remedes. Le mot *antipodes* signifie deux choses éloignées l'une de l'autre, opposées l'une à l'autre.

Lady Mary.

Ma Bonne, pourquoi avez-vous appelé Mademoiselle *Champêtre*, votre petite philosophe ? je croyois qu'il n'y avoit que les hommes qui fussent philosophes.

Madem. Bonne.

C'est que vous n'entendez pas ce que veut dire ce mot, ma chere. Il y a deux sortes de philosophie, qu'il ne faut pas confondre. Autrefois on appelloit philosophes, les gens qui s'appliquoient à connoître le cours des astres, à pénétrer dans les secrets de la nature. Cette étude paroît plus propre aux hommes qu'aux personnes du sexe ; mais un homme de notre connoissance s'avisa de dire qu'il y avoit trop long-tems qu'elle demeueroit dans le ciel, & qu'il falloit la faire descendre sur la terre. Cet homme étoit *Socrate*, ce philosophe qui avoit une si méchante femme. Il enseigna donc une nouvelle philosophie, qui consistoit à savoir les moyens d'être heureux : il prouva par de bonnes raisons, que ces moyens consistoient à vaincre ses passions & à devenir raisonnable. Cette science, que *Socrate* enseignoit, s'appelle la *Philosophie Morale*, & vous voyez bien, mes enfans, qu'el-

le convient aux Dames aussi bien qu'aux hommes : or , la premiere disposition nécessaire pour apprendre la philosophie , est de beaucoup réfléchir. Ce n'est que faute de réflexions qu'on dit que les richesses & la santé valent mieux que la pauvreté & la maladie. J'ai donc eu raison d'appeller *Miss Champêtre*, ma petite philosophe , puisqu'elle avoit réfléchi sur le danger de choisir dans une chose qu'elle ne connoissoit pas. J'ai jugé qu'elle avoit la premiere disposition nécessaire pour apprendre la philosophie.

Lady Violente.

Nos goûts ne se ressemblent pas , ma Bonne : vous dites que la vieille philosophie ne convient pas aux Dames , & je l'aime beaucoup. J'ai lu un ouvrage de M. de Fontenelle , qui m'a donné un grand desir d'apprendre l'astronomie.

Madem. Bonne.

Eh ! bien , ma chere , nous l'étudierons ensemble , & ensuite nous ferons des almanachs ; cela sera fort curieux.

Lady Violente.

En vérité je crois que vous vous moquez de moi.

Madem. Bonne.

Non assurément , ma chere. Je respecte le desir de savoir , quel qu'il soit ; je suis même

persuadée que vous avez assez d'esprit pour réussir dans cette étude , mais. . .

Lady Violente.

On voit bien que vous êtes françoise ; car vous me flattez.

Madem. Bonne.

Je ne cherche point à vous faire un compliment , Madame ; croyez - vous que ce soit vous louer que de dire que vous avez beaucoup d'esprit ? je ne pense pas comme cela. Je fais si peu de cas de l'esprit , que si tout celui du monde étoit rassemblé dans un tas à mes pieds , je ne daignerois pas me baisser pour le ramasser , au lieu que je ferois mille lieues pour attraper un peu de bon sens. Je n'ai donc point prétendu vous louer pour votre esprit ; mais à présent je vais vous donner une louange dont je prétends bien que vous soyez flattée ; c'est que je suis persuadée que vous ferez un très - bon usage de votre esprit , & qu'après avoir beaucoup étudié & pratiqué la philosophie de *Socrate* , vous ferez en état d'apprendre celle des anciens qui avoient précédé notre philosophe. Oui , ma chere , vous êtes capable de tout , si vous parvenez une fois à vous vaincre vous - même , & le cœur me dit que vous y parviendrez. Je gagerois presque que vous ferez la meilleure & la plus savante femme du monde ; mais il faut commencer par devenir très - bonne , & en-

suite nous travaillerons ensemble à devenir très-savantes.

Lady Louise.

Il faut que je vous fasse la confession d'une très-grande sottise que j'ai faite il y a quatre jours. On me dit qu'une Dame de ma connoissance étoit allée entendre une leçon de philosophie ; je me moquai impitoyablement de cette Dame, je la tournai en ridicule. Je l'étois bien moi-même, de juger de ce que je ne connoissois que de nom. J'en suis bien honteuse, & loin de regarder l'étude de la philosophie comme un travers d'esprit, je veux m'y appliquer, si vous voulez bien avoir la bonté de m'aider dans cette étude.

Madem. Bonne.

Vous vous condamnez en fille de bon sens, & je vous dirai ce que je pense en cette occasion ; mais comme cela pourroit ennuyer nos jeunes Dames, & qu'il y a long-tems qu'elles sont ici ; je crois qu'il vaut mieux remettre cela à la première fois. Venez me voir demain matin, ma chère, nos enfans n'y feront pas, cela vaudra mieux.

Lady Mary.

Vous me défendez donc de venir.

Madem. Bonne.

Je ne vous le défends pas, ma chère, mais je vous conseille de rester chez vous ; vous

vous ennuyeriez sûrement ; cela est trop sérieux pour votre âge.

Lady Mary.

Ma bonne oublie toujours que j'ai bientôt huit ans , que je meurs d'envie d'apprendre aussi bien que toutes ces Dames.

Madem. Bonne.

Oh ! bien , mes enfans , je vous laisse les maîtresses de faire tout ce que vous voudrez , à condition que vous irez vous jouer au moment que cela ne vous amusera pas , car c'est une récréation au moins.

III. DIALOGUE.

Madem. Bonne.

COMMENT donc , Mesdames , vous êtes toutes ici sans en excepter *Lady Violente* ? Dites - moi , ma chère , est - ce votre Maman qui vous a forcée de venir ce matin ?

Lady Violente.

Non , ma Bonne , mais c'est la curiosité d'entendre ce que vous voulez nous dire sur la philosophie , pour voir s'il n'y aura point un pauvre petit mot des astres.

Madem. Bonne.

Vous avez un furieux penchant pour les